

Le darwinisme marque-t-il toujours une ligne de partage entre la culture littéraire et la culture scientifique ?

Bruno ARQUIÉ
Université de Nantes
Doctorant au CRINI, EA 1162
bruno.arquie@univ-nantes.fr

Après avoir étudié les anguilles et la métafiction historiographique chez Graham Swift¹ ainsi que les jeux postmodernes de la trilogie scientifique de John Banville (qui tourne autour des héros de la révolution scientifique : Copernic², Kepler³ et Newton⁴), il était logique de rechercher un paradigme critique qui s'ancre réellement dans les sciences naturelles. Les romans néo-victoriens⁵ m'avaient interpellé. Leur intertexte darwinien me fascinait, mais il fallait aller plus loin que leurs jeux mimétiques. Il fallait voir sur quelle ligne le discours scientifique et le discours littéraire se rencontraient.

Parce que tout modèle critique se développe à partir d'une conception particulière de l'humain, il convenait de s'intéresser à celui qui depuis deux siècles a le plus radicalement remanié notre vision de l'humain et du système de la nature : le biologiste anglais Charles Darwin. Je me souvenais du tiercé des révolutionnaires ayant blessé l'amour narcissique de l'humanité établi par Freud⁶ : Darwin arrivait second, derrière Copernic mais avant Freud lui-même. J'en conclusais qu'il me fallait étudier Darwin et le darwinisme d'un point de vue littéraire.

Gillian Beer⁷ et George Levine⁸ constituèrent mes premières lectures. Je découvris bientôt qu'une poignée d'universitaires (pour la plupart américains) s'insurgeait contre la systématisation des réflexes critiques « postmodernes⁹ » et tentait précisément d'inventer un modèle compatible avec la biologie évolutionniste. Ce groupe mené par Joseph Carroll avait devancé ma vague intuition de presque une dizaine d'années¹⁰ et inaugurerait une transition paradigmatique profonde et fascinante, bien plus ambitieuse que ce que j'avais à peine

¹ G. SWIFT, *Waterland*, London, Heineman, 1983.

² J. BANVILLE, *Doctor Copernicus*, London, Secker & Warburg, 1976.

³ J. BANVILLE, *Kepler*, London, Secker & Warburg, 1981.

⁴ J. BANVILLE, *The Newton Letter*, London, Secker & Warburg, 1982.

⁵ Le tout premier roman à entrer dans cette catégorie serait *The French Lieutenant's Woman* de John Fowles, publié en 1969. Un renouveau spectaculaire aurait lieu une vingtaine d'années plus tard avec, parmi d'autres romans, *Angels and Insects* de A. S. Byatt, ou *Ever After* de Graham Swift – deux romans publiés en 1992.

⁶ S. FREUD, « Une difficulté de la psychanalyse » [1917], in *Œuvres complètes – Psychanalyse*, vol. XV, Paris, PUF, 1996, p. 43-51.

⁷ G. BEER, *Darwin's Plots : Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot, and Nineteenth-century Fiction*, London, Routledge & Kegan Paul, 1983.

⁸ G. LEVINE, *Darwin and the Novelists : Patterns of Science in Victorian Fiction*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1988.

⁹ Bien qu'un tel terme renvoie à une galaxie de sensibilités différentes, les darwiniens littéraires l'ont adopté pour sa commodité. Je ferai de même.

¹⁰ J. CARROLL, *Evolution and Literary Theory*, Columbia, University of Missouri, 1995.

commencé d'imaginer. À la manière de ces choses que l'on a appris à voir et que l'on reconnaît ensuite partout, Darwin semblait soudain partout. Je m'aperçus qu'il existait même des romans contemporains comme ceux de Margaret Drabble¹¹ et d'Ian McEwan¹² interrogeant véritablement le paradigme darwinien, et ce dans l'indifférence totale des critiques. Tout était à faire. Lorsque je lus les travaux de M. Georges Letissier (université de Nantes), et de M. Michel Prum¹³ (université Paris Diderot), je pris immédiatement contact avec M. Letissier en lui demandant de bien vouloir diriger mes travaux de recherche en vue de la rédaction d'une thèse en littérature à propos du darwinisme et du roman anglais contemporain.

Pour m'être abondamment documenté sur ce sujet, j'ai pris conscience que l'examen détaillé de la ligne de faille entre darwinisme et littérature suscitait principalement des questionnements de trois types, que je vais essayer d'exposer aussi synthétiquement que possible. Trois épithètes peuvent résumer ces problèmes : méthodologiques, « culturels » et épistémologiques.

1 - Problèmes méthodologiques

Depuis la fameuse allocution de C. P. Snow au sujet des « deux cultures¹⁴ » il est commun d'évoquer la scission des humanités et des sciences¹⁵. Cette dichotomie s'était manifestée bien avant que Snow ne lui donne un nom – Thomas Huxley et Matthew Arnold se posaient déjà la question de leur place dans les programmes éducatifs¹⁶. L'essor des techniques et la montée d'un universalisme scientifique demandaient que l'on redéfinisse la place de la culture classique, conçue dans l'université victorienne comme universelle et suffisante. À l'ère actuelle le rapport de ces deux universalismes s'est encore modifié, de sorte qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de revendiquer une norme culturelle – soit littéraire, soit scientifique – qu'il faudrait appliquer de façon uniforme à la génération montante. Cela signifie-t-il que la perspective snowienne est obsolète, comme le suggérait Stephen Jay Gould¹⁷ ? Cela entérine-t-il au contraire cette vision dualiste ? Commençons par reconsidérer quelques mythes.

S'il nous fallait assigner un point de départ à cette bipartition, nous serions bien embarrassés. Il faudrait éviter de tomber dans les mythes d'âges d'or où l'état des connaissances n'avait rien à voir avec celui du siècle dernier – encore moins avec celui de l'époque actuelle. On aurait à s'affranchir en particulier des splendides idéaux humanistes de la Renaissance promouvant « l'homme complet », embrassant par sa formidable ouverture d'esprit la totalité du savoir

¹¹ J'ai en tête *The Peppered Moth* et *The Sea Lady*.

¹² *Enduring Love* ou *Saturday*, par exemple.

¹³ G. LETISSIER et M. PRUM, *L'Héritage de Darwin dans les cultures européennes*, coll. « Racisme et eugénisme », Paris, L'Harmattan, 2011.

¹⁴ C. P. SNOW, *The Two Cultures: And a Second Look*, Cambridge, CUP, 1963.

¹⁵ L'agent littéraire et auteur John Brockman appela de ses vœux l'émergence d'une « troisième culture » résolvant une bonne fois pour toutes cette scission intenable dès 1995. Il édita dans ce but un ouvrage collectif *The Third Culture : Beyond the Scientific Revolution* (New York, Simon & Shuster, 1995).

¹⁶ Thomas Huxley tint une allocution intitulée « Science and Culture » pour l'ouverture de Mason College, à Birmingham en 1880. Matthew Arnold lui répondit, à l'université de Cambridge en 1882, sous la forme d'un autre discours, intitulé « Literature and Science ».

¹⁷ S. J. GOULD, *The Hedgehog, the Fox, and the Magister's Pox : Mending the Gap between Science and the Humanities*, NY, Harmony Books, 2003.

disponible. Les individus exceptionnels que furent Aristote, Michel-Ange et Leibniz n'ont ainsi plus d'équivalents et ne peuvent plus en avoir : l'approfondissement des connaissances et la logique d'accumulation continue qui l'accompagne conduisent inexorablement à une spécialisation croissante, et donc nécessairement à la scission déplorée par Snow.

L'apprenti chercheur désireux de se placer dans l'intervalle entre sciences et humanités se retrouve ainsi constamment dans la position d'établir des ponts entre des domaines qui dérivent sur des trajectoires divergentes. Il doit continuellement justifier une démarche différente et inhabituelle. Il sait que même s'il a maintenu un vif intérêt pour la biologie et la philosophie pendant qu'il suivait un autre cursus, il n'en restera pas moins un amateur (au mieux éclairé) dans ces domaines.

Un autre aspect délicat d'une recherche à cheval sur deux domaines concerne les volumes d'informations à traiter. Le darwinisme touche à d'innombrables domaines. Dans l'ère actuelle, où les idées et les documents s'échangent plus facilement que jamais, les quantités de données deviennent rapidement vertigineuses. Le travail de vérification prend dès lors des proportions inédites. Il n'est pas alors déplacé de parler d'anxiété face à l'assemblage des matériaux de seconde main, dont l'on redoute d'ignorer la véritable histoire et les propriétés originales. Lorsque j'ai voulu combiner les logiques humaines fondamentales listées par la psychologie évolutionniste aux modèles actantiels greimassiens, je n'ai eu d'autre choix que de modestement relire de façon systématique les écrits fondateurs des deux domaines. Ces inévitables détours sont extrêmement chronophages.

De plus, le domaine des sciences de l'évolution est un domaine qui « évolue » particulièrement vite. Il faut donc constamment confronter ses connaissances à l'actualité scientifique. La biologie évolutionniste fournit quotidiennement des sujets stimulants à la presse populaire, avec son lot d'exagérations, de simplifications racoleuses et de distorsions. Un tri draconien s'impose. Or ceci implique un recul qui n'est pas immédiatement à la portée de l'amateur, fût-il éclairé. En dernier recours, il reste toujours possible de citer précisément ses sources – avec l'avantage de permettre aux futurs lecteurs de dissiper les inexacitudes éventuelles plus facilement!

2 - Arbitrages culturels

Partons de quatre concepts renvoyant à des points de vue, des repères et des valeurs variant selon que l'on adopte une perspective littéraire ou scientifique et parlons de « théorie », de « nature humaine », de « genre » et « d'altruisme ».

Le terme de « théorie » actualise des malentendus qui proviennent en réalité de conceptions différentes de « l'objectivité ». Selon le sens que l'on projette sur le terme de « théorie », elle se voit considérée soit (sens 1) comme une spéculation plus ou moins formée¹⁸, soit (sens 2) comme une construction idéologique¹⁹, soit (sens 3) comme un fait pur et simple²⁰. Dans le

¹⁸ Nous défendons tous des « théories » auprès de nos amis, à l'heure de l'apéritif, par exemple.

¹⁹ La frange réactionnaire de la société française se sent menacée par la « théorie » du genre, par exemple.

domaine littéraire, on parle volontiers du discours évolutionniste comme s'il s'agissait d'une « manière de voir les choses », une construction discursive – un ensemble de « théories » (sens 1 et 2) – parmi d'autres. Du point de vue de la méthodologie culturaliste littéraire, cela se comprend : la théorie darwinienne est effectivement un développement – parmi d'autres – de notre histoire intellectuelle. Pareillement, il serait difficile de nier que le discours de la biologie évolutionniste n'est pas un « discours », mais on se rendrait coupable d'une forme de « réductionnisme » au moins aussi grave que ce dont on accuse les scientifiques. Comme le faisait remarquer David Attenborough dans une tirade contre les créationnistes : « Evolution is not a theory; it is a fact, every bit as much as the historical fact that William the Conqueror landed in 1066²¹ ». Selon le point de vue considéré, il n'est pas faux de penser que les spécialistes de l'Évolution ne seront jamais exempts de réflexes idéologiques, ni que le discours évolutionniste a historiquement été détourné pour servir des finalités impérialistes et même racistes (2), ni que l'Évolution est objectivement une loi de la nature (3). Ma position est donc de reconnaître l'objectivité de la Théorie de l'Évolution et de la considérer comme un fait (3) (il ne s'agit pas d'une forme de pensée totalitaire : je suis prêt à renoncer si l'on me démontre le contraire de ce que j'avance) mais de rester extrêmement vigilant quant à ses usages rhétoriques (2). L'adhésion à la notion d'objectivité implique par ailleurs que l'on rejette plus ou moins inévitablement l'indécidabilité textuelle, l'ajournement ou la réfraction à l'infini du sens textuel. La finitude darwinienne s'accommode mal des infinis et des absolus formels. Ceci amène les darwiniens littéraires à concevoir des études quantitatives – « objectives » – des phénomènes de réception des textes par des panels de lecteurs²².

La nature humaine (le résultat du « fait » qu'est notre histoire évolutive) est la pierre angulaire de toute la construction littéraire darwinienne²³. Force est de constater que l'expression même de « nature humaine » est instantanément associée à une forme de justification des actes les plus abjects. L'argument de l'illusion naturaliste est alors promptement convoqué pour dissoudre au plus vite ce qui est perçu comme le soubassement d'un argument raciste, sexiste, ultra-libéral ou impérialiste. Les droites extrêmes ayant fait main basse sur l'idée de nature humaine, il est désormais impossible de la laver des connotations dont elle s'est hélas chargée. Marx l'ayant rejetée au profit de son propre matérialisme historique puis par la suite la plupart des principaux intellectuels du XX^e siècle – Lévy-Strauss par exemple – il n'existe pas de tradition d'un « darwinisme de gauche ». Le social-darwinisme²⁴ a fini de discréditer l'hypothèse naturaliste. Enfin, la notion de nature humaine – perçue comme la somme d'hypothétiques déterminismes biologiques – n'est pas conçue comme compatible avec celle de progrès social sur laquelle les gauches sont construites et dont les visées sont cristallisées autour de la levée des déterminismes sociaux.

²⁰ Nous parlerions par exemple de la « Théorie » de l'Évolution, laquelle explique les phénomènes naturels au même titre que la « Théorie » de la Relativité Générale ou que la « Théorie » Atomique.

²¹ « [L'évolution des espèces] n'est pas une théorie, c'est un fait, tout autant que c'est un fait historique que Guillaume le Conquérant a débarqué en 1066 » (ma traduction). R. BUTT, « Attenborough reveals creationist hate mail for not crediting God », *The Guardian*, 27/01/2009. Disponible sur <<http://www.theguardian.com/world/2009/jan/27/david-attenborough-science>> (consulté le 20/08/2014).

²² J. CARROLL, J. A. GOTTSCHALL, J. JOHNSON, et D. J. KRUGER, *Graphing Jane Austen : the Evolutionary Basis of Literary Meaning*, NY, Palgrave Macmillan, 2012.

²³ J. CARROLL, *Reading Human Nature : Literary Darwinism in Theory and Practice*, Albany, State University of New York Press, 2011.

²⁴ Lequel n'était ni réellement « social » ni réellement « darwinien », mais plutôt « élitiste » et « spencérien ».

Pourtant de nombreuses expériences démontrent qu'il existe une manière authentiquement humaine d'organiser les rapports sociaux et d'aborder les problèmes. Cette même nature humaine est responsable des pires atrocités, comme de nos meilleurs sentiments et de nos actions les plus nobles. D'un point de vue littéraire, elle suppose un rapport à l'autre qui n'est pas sans conséquence sur la manière dont les lecteurs se comportent face aux personnages et aux situations romanesques. Ceci contredit les conceptions formalistes habituelles.

La nature humaine désormais envisagée par les darwiniens contemporains n'est pas une nature prescriptive et figée, c'est au contraire une manière particulière de s'adapter. Cette nature n'est pas un donné invariable mais un cadre pour accomplir le changement. En ce sens ce n'est pas un concept réactionnaire ou traditionaliste. Comme Patrick Tort²⁵, Peter Singer²⁶ conçoit ainsi le projet d'un darwinisme progressiste, par-delà le darwinisme social et Marx. En dernier lieu, l'acceptation de notre nature revient au seul moyen de dépasser notre anthropocentrisme, ce qui a toute sa pertinence dans une optique écologique comme celle de l'écocritique.

La question du genre est encore plus problématique. En effet, la notion de nature humaine inclut un volet sexuel qui a des conséquences directes sur les modèles des rapports homme/femme. Les sexes ayant coévolué pour établir des stratégies reproductives différenciées, il s'ensuit que certaines différences innées (mais non définitives) s'observent de manière statistique entre les sexes. Ceci heurte la pensée progressiste habituelle, laquelle a obtenu ses plus grandes avancées via la minoration systématique des différences biologiques. À l'opposé, on a affirmé la dimension exclusivement sociale et individuelle de la construction de l'identité sexuelle. Les affirmations sont alors qualifiées « d'essentialistes » ou de « métaphysiques ». Pour les darwiniens ces différences sont étudiables de manière « objective²⁷ ». Les courants féministes actuels rejettent donc dans leur immense majorité la psychologie évolutionniste, alors même que cette dernière expose sans complaisance les mécanismes de la domination masculine, et que cette dernière pourrait leur fournir des outils d'analyse précieux à la critique de cette hégémonie persistante. Le cadre évolutionniste nous permet en outre d'évaluer objectivement le réalisme de la représentation des personnages, et donc de situer le degré de conventionalité ou d'originalité de tel ou tel roman. Ce référentiel nous permet d'envisager les relations entre personnages littéraires de manière moins subjective et nous donne la possibilité de confronter nos propres erreurs de perspective.

L'altruisme intéressé²⁸ pose son lot de problèmes éthiques et politiques. Parce qu'il a été rendu public notamment par Richard Dawkins (l'inventeur de la notion de « gène égoïste ») l'altruisme intéressé a d'emblée été catalogué comme un oxymore néolibéral. Le contexte de

²⁵ P. TORT, « L'effet réversif et sa logique », in *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983, p. 66-197.

²⁶ P. SINGER, *A Darwinian Left: Politics, Evolution, and Cooperation*, New Haven, Yale University Press, 1999.

²⁷ D. C. GEARY, *Male, Female : the Evolution of Human Sex Differences*, Washington, D. C., American Psychological Association, 1998.

²⁸ Loin d'opposer égoïsme et altruisme, la notion d'altruisme intéressé suppose que les actions altruistes s'accompagnent de retombées positives pour celui qui les accomplit. Un primate épouillant le dos d'un congénère bénéficiera à son tour du même service (on parle alors d'altruisme réciproque). Une fourmi stérile assurera la survie de ses gènes en se sacrifiant pour la fourmilière et pour la reine qui lui a donné naissance. Un parent donnant sa vie pour sauver ses enfants assurera du même coup la survie de ses propres gènes (on parle de sélection de la parentèle).

l'Angleterre thatchérienne a renforcé cette lecture individualiste. La sociobiologie d'Edward Osborne Wilson²⁹ avait en outre déjà indisposé les milieux intellectuels l'année précédente. Or cette vision individualiste de la sélection (sur laquelle Wilson est lui-même revenu) n'était pas conforme au darwinisme originel. Le lecteur puriste se souviendra que Darwin lui-même évoquait la piste d'une sélection de groupe qui aurait produit l'adaptation unique que constituent les instincts prosociaux humains. Dawkins, fidèle à l'idée que la sélection de la variation s'inscrit par le biais de la génétique individuelle en fonction des gains reproductifs individuels, serait ainsi plutôt néo-darwinien. Il n'empêche que la représentation globale d'un altruisme fondée sur un individualisme prisonnier de ses instincts égoïstes reste politiquement dérangeante, et que cette gêne ne se résout pas complètement par l'adjonction d'une sélection de groupe intégrant dès lors des ébauches de systèmes moraux. En réalité la sélection de groupe véhicule elle aussi des valeurs collectives qui se doublent d'un revers discutable. Qu'elle soit religieuse, idéologique, ou qu'elle touche à l'allégeance politique, patriotique, sportive, corporatiste, la pensée de groupe nécessaire à la cohésion du groupe connaît ses propres dérives. Entre les extrêmes de la sélection individuelle (anarchisme libéral) et de la sélection de groupe (fanatisme et totalitarisme), il faut négocier une voie raisonnable. Dans son excellent ouvrage sur les clivages moraux et les différentes sensibilités politiques Jonathan Haidt³⁰ déclarait que l'humain est « chimpanzé » à 90 % et à 10 % « abeille ». Sans reprendre ces chiffres symboliques, force est de reconnaître l'existence de ces penchants naturels et la force de leurs expressions selon les contextes et les circonstances.

En fin de compte – au risque de surprendre en affirmant cela – cette série d'interrogations n'oppose pas complètement darwinisme littéraire et critique littéraire contemporaine en termes idéologiques. Si l'on prend la hauteur nécessaire, on constate que les deux paradigmes (qui se rejoignent dans leur goût pour la mise en doute) servent un même objectif qui serait la préservation de notre héritage humaniste, mais de manières opposées. L'approche darwinienne construit sa compréhension de la rationalité en l'ancrant dans l'impératif biologique – ce qui poursuit l'universalisme rationaliste des Lumières en le naturalisant, mais ne dément pas le principe qu'un sens est trouvable pourvu que l'on adopte le bon référentiel – alors que l'approche postmoderne vise à dissoudre le sens lui-même pour préserver les plus grands espaces de liberté possibles face aux pensées totales.

3 - Compromis épistémologiques

Le grand écart entre littérature et darwinisme oblige ainsi à des compromis quant au rapport au sens lui-même. Dans l'optique darwinienne, la validation ou l'invalidation d'une idée ne prend son sens qu'en fonction de l'avantage reproductif qu'elle octroie à l'individu. Comme le clament certains darwiniens, on peut dès lors déclarer que l'existence de Dieu n'aurait aucune importance. Ce qui importerait, par contre, ce sont les gains reproductifs permis par les pratiques culturelles collectives (elles renforcent la cohésion sociale et contribuent à harmoniser les rapports sociaux)³¹. Il n'en reste pas moins que, même pour un athée, il n'est

²⁹ E. O. WILSON, *Sociobiology : the New Synthesis*, Cambridge, Harvard University Press, 1975.

³⁰ J. HAIDT, *The Righteous Mind: Why Good People Are Divided by Politics and Religion*, New York, Pantheon, 2012, p. xv.

³¹ D. S. WILSON, *Darwin's Cathedral : Evolution, Religion, and the Nature of Society*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

pas satisfaisant de « liquider » le critère du vrai et du faux pour le remplacer par celui d'une hypothétique efficacité reproductive indirecte.

Si les raisonnements que nous jugeons corrects le sont en vertu de l'avantage reproductif qu'ils ont octroyé à nos ancêtres et de la même tendance naturelle à les trouver corrects que nous avons héritée de nos ancêtres, alors nous devons commencer à sérieusement nous méfier de nos intuitions. Un raisonnement partagé par tous n'est peut-être qu'un raisonnement apte à assurer sa propre promotion en jouant sur les failles de la psychologie humaine. Une idée consensuelle deviendra une idée suspecte. Ceci est foncièrement contre-intuitif car nous sommes bien trop attachés à nos idées pour nous les représenter comme un panel de constructions interchangeable, sélectionnées ou sanctionnées de façon hasardeuse par la survie de celui qui les nourrit et par leur capacité à se propager dans la culture. Au contraire, nous avons besoin de penser que ce que nous croyons est authentiquement vrai. Or si nous pensons que notre faculté de jugement s'est développée au fil de notre histoire évolutive, il est devient impensable d'écarter la possibilité que cette capacité ne soit pas tournée en premier lieu vers la quête de l'avantage reproductif et ensuite vers celle de la vérité. La notion même de vérité devient alors un instrument au service des gènes. Nous nageons dans ce que Daniel Dennett a appelé « l'acide universel³² ».

Tout est-il pour autant dissout ? Pas forcément : l'itération un nombre colossal de fois d'un processus même médiocrement avantageux doit pouvoir parvenir à fixer (dans le pool génétique ou dans les traditions culturelles) des modes de pensée se rapprochant d'un optimum. Inversement, ceux qui auraient opté pour les moins bonnes stratégies doivent s'en trouver pénalisés, ce qui doit progressivement conduire à l'élimination de ces stratégies. Willard Orman Quine ironisait quant au cynisme d'une telle épistémologie :

There is some encouragement in Darwin. If people's innate spacing of quality is a gene-linked trait, then the spacing that has made for the most successful inductions will have tended to predominate through natural selection. Creatures inveterately wrong in their inductions have a pathetic but praiseworthy tendency to die before reproducing their kind³³.

Le principe de la subjectivité du sens suppose que par leur ascendant social ou intellectuel de personnes en situation de domination sociale, celles-ci vont probablement imposer leurs vues au groupe humain dans lequel elles vivent, et par là même modifier le sens collectif (à leur avantage personnel). Faut-il alors accepter cet état de fait en considérant que cette mainmise intellectuelle se justifie tant que les gains collectifs l'emportent sur les détournements individuels ? Le social darwinisme a répondu par l'affirmative. Je pense l'inverse.

L'individu peut aussi générer pour lui-même un sens l'amenant à agir de la façon la plus avantageuse. La reconstruction continue de la réalité – et son corollaire : la conscience – deviennent dès lors des outils par lesquels la perpétuation des caractères individuels

³² D. DENNETT, *Darwin's Dangerous Idea*, NY, Simon & Schuster, 1995.

³³ « On trouve quelque encouragement du côté de Darwin. Si la capacité innée des gens à distinguer les différences de qualité est un trait inné lié aux gènes, alors selon les lois de la sélection naturelle la capacité à distinguer les inductions les plus chanceuses aura eu tendance à devenir prédominante. Les créatures produisant des inductions erronées de façon invétérée ont une tendance pathétique mais louable à disparaître avant d'avoir réussi à se reproduire. » (ma traduction) (W. O. QUINE, *Ontological Relativity and Other Essays*, NY, Columbia University Press, 1969, p. 126.)

(génétiques et culturels) cherche à s'assurer. Au final, quoique les « darwiniens » se soient déclarés les pires ennemis des « postmodernes », je pense que le processus de relativisation de la vérité permet d'établir des ponts théoriques vers certaines thématiques « postmodernes ». J'ai suggéré quelques pistes (comme le système construit sur des rapports de pouvoir de type symbolique qui rappellera sans doute Foucault ou Bourdieu), mais la plus intéressante est, semble-t-il, celle de la construction de la réalité (collective et individuelle) par le biais de la mise en récit du réel³⁴. Ceci aboutit à une conception de la réalité infléchie dans le sens d'un récit de justification. La passerelle vers la littérature est alors évidente. La littérature – l'étude des récits par excellence – devient la discipline centrale des humanités. Les sciences auraient beaucoup à apprendre d'elle. Or quelles conclusions pourraient être plus flatteuses pour un littéraire ? Nous voudrions citer l'écrivain anglais Ian McEwan, s'exprimant lors d'un entretien à l'université Austin au Texas cette année :

We all need an integrated education. The two sides have a lot to learn from each other. For those of us in the humanities faction, there is so much now that is exciting and challenging about the biological sciences particularly, and much that could reinvigorate our understanding of human nature, which is integral to the study of the creative arts. We liberal-arts-know-nothings need a good workout with maths and physics to discover what true intellectual difficulty is like. For their part, scientists need to draw on the fabulous and beautiful heritage of the arts — what has been imagined about our condition over the centuries is a vital resource. Also, science needs to cultivate and honour its own scientific literary tradition; from Leonardo and Francis Bacon to E. O. Wilson and Steven Weinberg, scientists have written exquisitely about the world we share. Also, young scientists need to learn how to communicate clearly, and studying an essay-based subject like history or English would be a vital training in ordering and articulating ideas³⁵.

³⁴ M. AUSTIN, *Useful Fictions : Evolution, Anxiety, and the Origins of Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.

³⁵ « Nous avons tous besoin d'un système éducatif mixte. Chaque camp a beaucoup à apprendre de l'autre. Pour ceux d'entre nous issus des humanités, il y a tant de choses passionnantes et stimulantes de nos jours du côté des sciences biologiques en particulier, tant de choses qui pourraient revigorer notre compréhension de la nature humaine, qui fait partie intégrante de l'étude de la création artistique. Nous autres – les ignares de lettres, des sciences humaines et sociales – nous avons besoin de nous frotter aux mathématiques et à la physique pour voir ce à quoi la vraie difficulté intellectuelle ressemble. Pour leur part, les scientifiques doivent s'inspirer du fabuleux et magnifique patrimoine des arts – ce qui a été imaginé sur notre condition siècle après siècle constitue une ressource essentielle. La science doit aussi défendre sa propre tradition littéraire : de Léonard de Vinci et Francis Bacon à E. O. Wilson et Steven Weinberg, les scientifiques ont écrit de manière exquise sur le monde que nous avons en partage. De plus, les jeunes scientifiques ont besoin d'apprendre à communiquer de façon claire, et l'étude de disciplines reposant sur la rédaction d'essais comme l'histoire ou l'anglais constituerait un entraînement fondamental pour l'organisation et l'expression des idées. » (ma traduction). Disponible sur <http://www.hrc.utexas.edu/press/releases/2014/imc_qa.html> (consulté le 16/08/2014)

Conclusion et synthèse

Je ne l'ai pas encore utilisé, mais le terme de *consilience* – comme l'a définie Edward Osborne Wilson³⁶ – s'impose ici. La mise en cohérence transdisciplinaire de l'ensemble du savoir, des sciences fondamentales aux sciences humaines et jusqu'à la critique littéraire est en effet le grand projet du myrmécologue américain³⁷. Tout ce qui a été énoncé jusqu'ici converge vers ce principe fondamental. Comment créer un paradigme littéraire qui soit cohérent avec les découvertes récentes faites dans le domaine biologique ? Quels éléments de la tradition littéraire peut-on conserver, quels éléments doit-on réviser ? Cette tâche s'apparente dans mon esprit à la manœuvre spectaculaire qui consista à déplacer le phare de Belle Tout, en 1999, lorsque l'érosion des falaises du Sussex menaçait dangereusement ses fondations. Il fallut en urgence déplacer le monument classé de dix-sept mètres en arrière afin de le préserver. Cela fut fait en soulevant l'ensemble architectural d'un seul bloc grâce à un ingénieux système de vérins hydrauliques placés sous ses fondations, le guidant sur des rails, millimètre par millimètre, vers sa nouvelle position.

Plusieurs scénarios³⁸ ont été avancés quant à la possible transition paradigmatique du modèle actuel vers un modèle darwinien. Il n'est évidemment pas possible d'avancer le moindre calendrier, mais il semble bien que non seulement le paradigme ait d'ores et déjà été accepté, mais qu'il devrait peu à peu venir s'ajouter à la boîte à outil conceptuelle existante.

À ce stade de ma réflexion, le plus grand changement que j'aie adopté concerne la notion d'équilibre dynamique. Plutôt que de considérer les choses de façon statique et les oppositions sur un mode antithétique, on préférera les considérer dans un flux transformationnel constant. Il n'y a pas de raison d'opposer la culture littéraire et la culture scientifique, car ces deux cultures sont prises dans le même flux d'idées. Plus qu'une ligne de partage, le darwinisme doit donc servir à définir une ligne de jonction. Cette réflexion permettra peut-être une transition paradigmatique profonde – et pourquoi pas un progrès ?

Bibliographie

- AUSTIN, Michael, *Useful Fictions : Evolution, Anxiety, and the Origins of Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.
BANVILLE, John, *Doctor Copernicus*, London, Secker & Warburg, 1976.
BANVILLE, John, *Kepler*, London, Secker & Warburg, 1981.
BANVILLE, John, *The Newton Letter*, London, Secker & Warburg, 1982.
BYATT, Antonia Susan, *Angels and Insects*, New York, Random House, 1992.
BOYD, Brian, CARROLL, Joseph et GOTTSCHALL, Jonathan, *Evolution, Literature and Film: a Reader*, NY, Columbia University Press, 2010.

³⁶ E. O. WILSON, *Consilience : The Unity of Knowledge*, NY, Knopf, 1998.

³⁷ E. O. Wilson est sans doute le plus grand spécialiste mondial des fourmis.

³⁸ J. CARROLL, « Chapter Four : Three Scenarios for Literary Darwinism », in *Reading Human Nature : Literary Darwinism in Theory and Practice*, Albany, State University of New York Press, 2011. Disponible sur <http://www.academia.edu/3586187/Three_Scenarios_for_Literary_Darwinism> (consulté le 18/08/2014).

- BROCKMAN, John (ed.), *The Third Culture: Beyond the Scientific Revolution*, New York, Simon & Shuster, 1995.
- CARROLL, Joseph, *Literary Darwinism : Evolution, Human Nature, and Literature*, NY, Routledge, 2004.
- CARROLL, Joseph, *Reading Human Nature: Literary Darwinism in Theory and Practice*, Albany, State University of New York Press, 2011.
- CARROLL, Joseph *et al.*, *Graphing Jane Austen : the Evolutionary Basis of Literary Meaning*, New York, Palgrave, 2012.
- DENNETT, David, *Darwin's Dangerous Idea*, NY, Simon & Schuster, 1995.
- DRABBLE, Margaret, *The Peppered Moth*, London, Viking, 2000.
- DRABBLE, Margaret, *The Sea Lady*, London, Fig Tree, 2006.
- FOWLES, John, *The French Lieutenant's Woman*, London, Jonathan Cape, 1969.
- FREUD, Sigmund, « Une difficulté de la psychanalyse » [1917], in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XV, Paris, PUF, 1996.
- GEARY, David C., *Male, Female: the Evolution of Human Sex Differences*, Washington, DC, American Psychological Association, 1998.
- GOULD, Stephen Jay, *The Hedgehog, the Fox, and the Magister's Pox: Mending the Gap between Science and the Humanities*, NY, Harmony Books, 2003.
- HAIDT, Jonathan, *The Righteous Mind: Why Good People Are Divided by Politics and Religion*, New York, Pantheon, 2012.
- McEWAN, Ian, *Enduring Love*, London, Jonathan Cape, 1997.
- McEWAN, Ian, *Saturday*, London, Jonathan Cape, 2005.
- QUINE, Willard Van Orman, *Ontological Relativity and Other Essays*, NY, Columbia University Press, 1969.
- SINGER, Peter, *A Darwinian Left: Politics, Evolution, and Cooperation*, New Haven, Yale University Press, 1999.
- SNOW, Charles Percy, *The Two Cultures: And a Second Look*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- SWIFT, Graham, *Ever After*, London, Picador, 1992.
- TORT, Patrick, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983.
- WILSON, David Sloan, *Darwin's Cathedral : Evolution, Religion, and the Nature of Society*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.
- WILSON, Edward Osborne, *Consilience : the Unity of Knowledge*, New York, Knopf, 1998.

Notice biographique

Bruno Arquié est doctorant au laboratoire du CRINI. Il prépare, sous la direction de M. Georges Letissier, une thèse dans le domaine de l'épistémocritique au sujet des enjeux du darwinisme dans la littérature anglaise contemporaine (ses auteurs de prédilection sont Ian McEwan et Margaret Drabble). Il est enseignant au lycée Charles-François Lebrun de Coutances.